

# Portrait Spomenka Adzic: sagesse et joie de vivre réunies



Photo: Claudia Collard

**«J'ai toujours soif d'apprendre. J'ai l'impression que je grandis. Il y a tant à explorer!», partage Spomenka Adzic les yeux pétillants. Verbomotrice, enjouée, chaleureuse, c'est une véritable passionnée de la vie et des gens qui la composent. «Je me sens tellement bien d'avoir cette passion que j'ai le goût de la partager. Je voudrais que tout le monde soit heureux. C'est mon côté idéaliste!» Grande Spomenka. Qui malgré son lot d'épreuves a su conserver intacte son authenticité.**

par *Claudia Collard*

Déjà très jeune, Spomenka née Zdero avait ce désir de tout voir et tout savoir. «Je lisais beaucoup et j'entraînais tellement dans l'histoire, je m'identifiais tellement aux personnages que ça me bouleversait au point de pleurer», avoue cette grande sensible. Sensible aussi au moindre petit détail et dotée d'un sens de l'observation hors du commun. «Je faisais partie de la troupe de folklore de mon école et lorsqu'on voyageait en autobus pour aller donner des spectacles, je ne pouvais pas dormir : j'avais besoin de voir par où on passait, de regarder les gens dans la rue et m'imaginer leur histoire...»

Son imagination sans borne n'a d'égal que son intérêt pour les autres. À qui elle posera beaucoup de questions afin de bien les comprendre. Ou qu'elle écoutera tout simplement, se mettant à leur place, comme pour les romans... Certes, Spomenka parle beaucoup. Mais chacun de ses mots porte une émotion, un désir profond de transmettre pensées et sensations.

C'est en mars 1998 que Spomenka, son mari Milenko et leurs enfants Dragisa, Nebojsa et Tatjana sont débarqués en terre méganticoise. Originaire de l'ex-Yougoslavie, la famille Adzic a fui ce que

Spomenka nommera la «folie», les tensions ayant cours dans ce pays n'étant pas à ses yeux une guerre d'individus. D'ailleurs, cette Serbe de la Bosnie ne parlera jamais contre qui que ce soit au cours de l'entretien.

Issue d'un milieu aisé, fille d'un père enseignant au primaire et ensuite comptable, Spomenka est le genre première de classe, toujours volontaire pour réciter des poèmes devant ses compagnons d'école. On l'imagine aisément, la main souvent levée bien haut pour répondre aux questions du professeur... Oui, déjà à cette époque, elle n'avait pas la langue dans sa poche. «Mais j'avais du respect, j'écoutais quand c'était le temps», précise celle pour qui l'apprentissage représente une valeur primordiale.

C'est à l'Université de Banjaluka qu'elle a rencontré Milenko, qui, tout comme elle, étudiait l'administration. Une fois marié, le couple s'est établi à Bugojno, la ville natale de Spomenka. Lui était directeur de banque et elle, coordinatrice à l'exportation de machines à écrire. Menant une vie heureuse, pleine de projets, dont ceux de fonder une famille et de posséder leur propre entreprise.

Au début 1992, Spomenka était enceinte de son troisième enfant – sa fille Tatjana – lorsque les troubles se sont fait sentir dans son pays.

«En raison de problème d'approvisionnement en gaz, il n'y avait pas de chauffage où je travaillais», relate-t-elle, poursuivant que l'importance de sa fonction exigeait qu'elle se rende tout de même sur place, portant son manteau d'hiver même au bureau. Reste qu'elle ne voyait pas encore l'urgence de la situation. «On était tellement emballés dans nos projets... En plus de son emploi à la banque, Milenko avait sa propre entreprise de comptabilité et on venait d'acheter un espace dans un centre commercial dont la construction était presque terminée.»

Le 4 avril 1992, tout bascule. Spomenka reçoit un appel de son mari, lui signifiant de préparer les bagages, la famille devant quitter la ville dans une demi-heure. «Pour aller où? Et pour combien de temps? Je ne savais pas.» Telle une automate, elle a ramassé quelques effets qui allaient devenir leurs seuls biens, quittant sans le savoir leur appartement pour toujours. Une demi-heure. Le temps que Milenko trouve de l'essence, une denrée rare qui lui a été fournie par... un Croate. Non, il ne s'agissait pas d'une guerre d'individus.

«Il y avait des affrontements dans un village situé à une trentaine de kilomètres de chez nous», a-t-elle appris par la suite. Ce sont des employées d'une succursale de là-bas, appartenant à la même banque que dirigeait Milenko, qui l'ont averti du danger, après avoir parcouru à pied, dans les montagnes, la distance séparant les deux endroits.

Sur la route les menant à Banjaluka, des barrages aux dix kilomètres. Chaque fois des questions et une fouille en règle. Il faudra cinq heures pour effectuer un trajet prenant normalement 90 minutes. Dans la voiture, Spomenka n'avait qu'une chose en tête : la responsabilité de ses enfants. Deux garçons de 3 ans et 5 ans et demi et la petite qui poussait dans son ventre. Cette grande sensible ne criait ni ne pleurait. «J'étais comme assommée, complètement perdue. Les enfants posaient des questions et j'essayais de ne pas leur en dire trop sans leur mentir. Ils voyaient bien que ce n'était pas normal de partir comme ça, sans préparation», raconte celle qui est plutôt du genre à leur annoncer quelque séjour que ce soit longtemps à l'avance.

Le périple les menant à Banjaluka s'est terminé devant une ville fermée. Ce n'est que plusieurs heures plus tard qu'on a fini par les laisser passer. Si les mains de Spomenka tremblent lorsqu'elle évoque ces douloureux souvenirs, ce n'est pas parce que la peur l'habitait. «Non, c'était plutôt un sentiment d'impuissance totale, un regret immense, une grande frustration. Qu'est-ce qu'on avait fait pour en arriver là? Nous qui avions tellement de projets...»

Après être demeurée quelque temps chez ses beaux-parents, Spomenka et les siens sont partis pour la Serbie. Pas question de s'emparer d'une maison abandonnée par d'autres, même si plusieurs

agissaient de la sorte. «Si des gens ont pu le faire chez nous, c'est leur affaire... Moi je n'étais pas capable.»

À la suite de leur départ précipité de Bugojno, une connaissance a récupéré pour elle quelques photographies abîmées trouvées... dans les poubelles de l'édifice à logement qu'habitaient les Adzic. «Ça fait mal de savoir que des biens qui sont précieux pour toi ne sont que des déchets pour d'autres», dit-elle, une cassure dans la voix.

Ce fut donc la Serbie, avec la misère matérielle, la marche de 3 km pour aller au marché, l'étiquette de réfugié... Mais Spomenka parlera davantage de sa joie de vivre. «Tout le monde voulait venir chez nous. Pourtant nous n'avions pas grand chose. Mais je me concentrais sur le beau. Je mettais une belle nappe et des fleurs sur la table de la cuisine et c'est ça que je regardais. Je chantais tous les soirs pour endormir mes enfants. C'était ma façon à moi de les couvrir de lumière. Ils n'avaient pas à payer pour ce qui arrivait.»

En même temps, Spomenka avait cette boule dans la gorge, portant encore le deuil de sa mère, décédée en 1991 à l'âge de 56 ans. Sa mère pour qui elle a fait poser une pierre tombale juste avant le seul voyage qu'elle a effectué dans sa terre natale, en 2006. «Il n'y avait qu'une croix de bois au cimetière où elle est enterrée. Et elle a été brisée... Chez nous, la tradition veut que la terre se place pendant un an avant que soit installée la pierre tombale.» Les circonstances on fait en sorte que la cérémonie pour lui rendre hommage s'est déroulée beaucoup plus tard que prévu...

«J'étais physiquement et émotionnellement brisée. Mais quand je regardais les résultats de mon jardin j'étais tellement fière!» Fierté et dignité. Des valeurs qu'aucune tragédie ne pourra lui enlever.

«J'étais comme une princesse quand j'étais petite. J'avais de belles robes, de beaux jouets. J'allais souvent en voyage», livre-t-elle, ajoutant que la visite de musées faisait partie intégrante de ces expéditions. Déménagée à Belgrade en 1994, deux ans avant de quitter l'ex-Yougoslavie, Spomenka n'a cessé de conserver ce souci de transmettre le meilleur d'elle-même à ses enfants. Alors elle marchait avec eux jusque dans les musées, où l'entrée était gratuite. «Je voulais qu'ils découvrent eux aussi la culture, la tradition, l'inspiration. Autre chose que la misère.»

«Lorsque tu es en situation d'urgence, tu n'as pas le choix de trouver des moyens pour t'en sortir. Je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai réussi. L'amour envers mes enfants m'a aidé, m'a obligé à surmonter les obstacles», confie Spomenka.

À la suite d'une longue attente, la famille Adzic a pu quitter son pays natal en quête d'une vie meilleure. Après quinze mois à Sherbrooke, le temps d'apprendre le français, le choix de Lac-Mégantic leur est apparu plus approprié, les perspectives d'emplois étant relativement bonnes en 1998.

Évidemment, leurs moyens financiers étaient on ne peut plus limités. «Mais nous n'étions pas pauvres, parce qu'on ne faisait pas pitié», insiste-t-elle. Les compétences, le désir de bâtir, de réaliser des projets, cette richesse qui n'a pas de prix, Spomenka et son époux la possédaient. Sans compter que leurs attentes de départ étaient décuplées. Elle se souvient de son premier chèque d'allocation familiale, reçu avec trois mois d'arriéré. «Sur le coup, je n'ai pas voulu l'encaisser; je pensais que c'était une erreur, un trop gros montant!»

En dépit des louanges qu'adresse Spomenka à son pays d'adoption, c'est à force de bras que la famille Adzic, pour qui l'aide sociale n'était pas une option, a gravi les échelons. Dès son arrivée ici, Milenko occupait un emploi dans chez Abattoir Coquelicot. Et c'est à l'usine Canadelle que Spomenka a débuté son entrée sur le marché du travail. «L'important c'est d'avancer, peu importe le temps que ça prend».

Un dicton qui l'a également guidée dans son intégration. «Il fallait que je me donne du temps mais aussi que je donne du temps aux autres pour me connaître, pour me comprendre.» C'est assez rapidement qu'elle s'est impliquée dans son nouveau milieu, comme membre du conseil d'administration de la Maison de la famille du Granit. Où elle a développé ses premières amitiés, son désir de connaître l'autre n'ayant d'égal que celui de se révéler en toute authenticité. Celle qui se considère ici chez elle est particulièrement fière de l'identité québécoise que ne fait aucun doute chez ses enfants. Qui parlent aussi la langue maternelle de leurs parents, héritage qu'ils ont tenu à transmettre.

«C'est important de ne pas oublier d'où on vient», dira leur maman.

Aujourd'hui, les Adzic sont propriétaires du Magasin Général de Piopolis. Le restaurant, ouvert en 2004, c'est l'idée de Milenko. Une idée qui ne date certes pas d'hier, en fait la suite du projet de café-bistro que le couple caressait voilà plus de 15 ans. Et depuis six ans, Spomenka est la directrice du Manoir D'Orsennens. Une auberge où elle a eu maintes fois l'occasion de susciter l'intérêt. «Je suis toujours surprise à quel point les gens veulent connaître mon histoire. On m'a même dit que je devrais l'écrire», partage cette grande dame. Grande Spomenka.

**«Je chantais tous les soirs pour endormir mes enfants. C'était ma façon à moi de les couvrir de lumière...»**